

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SAINTE ZITE.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment de l'histoire de sainte Zite, servante au treizième siècle, dont nous devons la communication à l'obligeance de l'auteur.

Nous ne voulons pas parler aujourd'hui d'un ouvrage qui nous montre la vie intime des familles italiennes à cette époque et qui nous initie à ces mystères de la grâce qui ne fait acception ni des conditions ni des personnes, nous préférons citer nos éloges, et nos critiques viendront plus tard. *Univers*.

"C'est un singulier tableau que celui que présente une maison italienne au moyen-âge. Voici qu'une sorte de forteresse assise au sein d'une cité est à la fois centre d'une famille, d'une association politique et d'une industrie; car les familles patriciennes étaient commerçantes à cette époque-là. Les Lucquois s'adonnaient à la fabrication des draps et de la soie; les combattants de la place publique étaient donc des ouvriers successivement hommes de guerre et de travail. L'extrême simplicité des mœurs du siècle précédent, l'absence du luxe n'existaient plus, et les désirs de jouissances nouvelles, rarement goûtées jusqu'alors, se joignaient aux passions politiques du temps.

"C'était donc au milieu d'une famille remuante, parmi les hommes tour à tour serviteurs, guerriers, fabricants, au sein de l'agitation causée par des collisions quotidiennes entre les citoyens, dans une atmosphère de bruits, d'intrigues et de haine que Zite vivait, toute détachée de la terre, toute embrasée d'une charité ardente pour ceux qui l'entouraient! calme dans ce mouvement auquel elle ne prenait aucune part, pure quand les désordres se multipliaient autour d'elle, notre sainte vivait ses épreuves, puisant sa force dans l'accomplissement de ses devoirs, et ses consolations dans la prière. Unie à Dieu, elle possédait son âme dans la patience, retrempeait son courage dans ses bonnes œuvres continuelles, montait par ses espérances au-delà du temps, et redescendait sur la terre, pouvait dire véritablement alors, rien ne coûte à celui qui aime, car notre sainte aimait Dieu seul! Cet amour explique comment elle pouvait rester en dehors des passions qui troublaient tous les esprits, comment elle ne paraissait au milieu des hommes que pour le bien. Les pauvres, les malades, les affligés tels étaient ceux qu'elle se plaisait à visiter, à entourer de soins, dont elle eût voulu prévenir tous les besoins. Ceux qui souffraient trouvaient en elle une mère à l'imitation de celle que l'Eglise nomme la consolatrice des affligés et le salut des infirmes. Cela n'étonnera pas quand on saura que sa dévotion envers la très-pure Vierge était si vive que toute femme portant le nom mystérieux de Marie devenait à ce seul titre chère à ses yeux. Elle s'efforçait d'imiter par sa charité, par son humilité surtout, ce parfait modèle. Mais plus elle se cachait et plus sa vertu éclatait aux regards; Fatinelli en fut tellement frappé, qu'il lui confia le soin de ses enfants et l'administration de sa maison.

"Notre sainte fut moins touchée du témoignage que l'on rendait aux mérites que Dieu faisait briller en elle, qu'effrayée de la charge qu'elle allait remplir. Elle allait surveiller toute chose, distribuer le travail à ses compagnes et gouverner avec économie les ressources de la maison, car au milieu de leurs brigues les Lucquois ne négligeaient pas leurs intérêts: leurs prétentions nobiliaires n'étaient pas les idées chevaleresques et désintéressées des fiers barons du nord; aussi avaient-ils avec les habitants de Sienne, de Pavie, de Florence et d'Asi le privilège d'être associés aux juifs dans la haine générale que leur usure méritait.

"Ecc' un degli Anzian di santa Zita,
 "Metetel sotto, ch' i' torno per anche
 "A quella terra che n'è ben fornita:
 "Ogni uom v'è barattier, suor che Buonturo!
 "Del nò, per li denar, vi si fa ita."

(DANTE, *Inferno*, C. XXI, 35 (1).

"Mais le principal soin de Zite se porta sur les enfants: elle comprit qu'une grande responsabilité pesait sur elle. Les enfants de Fatinelli, rejetons d'une famille importante, devaient jouir d'une grande influence dans la suite. Leurs actions pouvaient servir d'exemple un jour. Il s'agissait donc d'incliner de bonne heure leurs âmes vers le bien, et de donner une heureuse impulsion à leurs jeunes penchants. Zite était illettrée, mais divinement instruite à l'école de Jésus-Christ, ce fut aux pieds de ce maître qu'elle les

conduisit. Elle leur apprit à élever leur cœur vers Dieu, à marcher en sa présence, à aimer la vérité, à être doux, compatissants envers les pauvres, à chérir leurs parents, à honorer les vieillards; c'est ainsi que par une suite de leçons proportionnées à la faiblesse de leur âge, la sainte fille répandait dans leurs âmes candides et avec une affection extrême la semence précieuse des vertus qu'elle espérait y voir fleurir un jour."

"Floriti l'un des écrivains modernes de la vie de sainte Zite, entre ici dans d'assez nombreux détails; et nous fait presque assister aux leçons journalières qu'elle adressait aux enfants: nous n'avons pas osé nous étendre ainsi à cet égard parce que le manuscrit contemporain de notre sainte, conservé chez les pères camaldules ne les rapporte pas. Mais nous dirons volontiers avec lui: Zite agissait d'autant plus efficacement sur leur esprit que toutes ses leçons étaient appuyées par ses exemples. Elle se fût reproché comme un crime de faire ou de dire la moindre chose qui altérât leur naïve confiance ou qui troublât leur cœur. Sa vie était un miroir où ses leçons se réfléchissaient pures et attrayantes. Ce n'était pas pour Zite que le Sauveur avait prononcé cet anathème terrible: "Malheur à qui scandalise l'un de ces petits, il vaudrait mieux qu'on lui mit au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer!"

"Zite ne perdait pas de vue les soins qu'exigeait la maison de Fatinelli; elle y faisait briller l'ordre et la régularité. Ses maîtres l'appréciaient d'avantage de jour en jour: ils admiraient sa conduite digne et simple à la fois; son éloignement pour les nouvelles, les rapports; son activité qui suffisait à tout, et qui faisait prospérer tout entre ses mains. Ils autorisaient ses nombreuses charités, sachant bien que la sainte, jalouse de leurs intérêts de ce monde, les enrichissait doublement en leur amassant par l'aumône des trésors pour l'autre. Zite utilisait donc en faveur des pauvres ce qui pouvait être perdu, dissipé dans la maison.

"Fatinnelli nous est dépeint comme un homme bon, mais d'un caractère fantasque et violent; n'aimant rien de ce qui le surprenait, et se livrant dans le premier moment à des mouvements de brusquerie et de colère. Notre sainte, quelle que fût la vénération qu'elle lui inspirât, n'échappait pas toujours à son humeur fâcheuse; nous en avons une preuve dans le fait suivant. Certain jour, Zite descendait l'escalier avec une charge de morceaux de pain dans son tablier. C'étaient des restes qu'elle portait à de pauvres familles du voisinage, et elle se cachait soigneusement de tout le monde, afin que Dieu seul fût témoin de sa bonne action. Mais voilà que Fatinnelli la rencontre et lui demande avec humeur où elle va et ce qu'elle emporte encore hors du logis. Zite un moment troublée abaisse toutefois son tablier et lui répond en souriant: Ce sont des fleurs, mon bon maître; voyez plutôt, ce sont des fleurs! — Le tablier, à la surprise de Zite, se trouva en effet rempli des fleurs les plus charmantes. Elle poursuivit son chemin le cœur plein du miracle qui venait d'avoir lieu: elle entra chez les pauvres, et leur distribua son aumône, car les fleurs étaient redevenues des pains savoureux.

"A cette époque, et dans des circonstances presque semblables, Dieu opérerait le même prodige en faveur d'une princesse dont la sainteté n'échappa à aucune douleur. La vie de la chère sainte Elisabeth est présente à toutes les mémoires; et quand nous vîmes la toile et le marbre porter à la postérité le souvenir du trait de miséricorde divine que nous venons de rappeler, il nous a été impossible de ne pas remarquer combien avait été différente l'existence des deux contemporaines qui n'ont pour rapprochement commun que leur sainteté et ce miracle! Leurs vies placées à tant de distance humaine, ont continué d'être dissemblables dans ce qui rappelle leur souvenir: la veuve des souverains, la fille des rois n'a plus de tombeau dans sa patrie; les traces de sa magnificence et de ses bienfaits n'y sont plus; on repousse ses miracles avec horreur; et le sacrifice de l'agneau sans tache n'est plus offert là où l'illustre Elisabeth participait au mystère divin et répandait son abondante prière. Les générations indifférentes ont succédé aux générations impies qui jetèrent sa cendre aux vents! Aussi le ciel, comme pour la dédommager de tant d'outrages et d'oubli, a permis qu'un chrétien élevât de nos jours un monument impérissable à sa mémoire. — La servante de Lucques a traversé cinq siècles et la moitié d'un siècle toujours présente au souvenir de ses concitoyens. On ne peut faire un pas aux lieux où elle fut sans être frappé des signes qui la rappellent; le cœur des habitants de toute une cité semble un sanctuaire où vit sa mémoire. — Le saint sacrifice ne fut jamais interrompu sur l'autel où repose son corps entier et sans corruption!

[1] Voici un des anciens de la ville de sainte Zite, emparez-vous-en, que je retourne vers cette terre qui est si bien fournie d'hommes pareils. Là sont tous gens de fraude; excepté Buonturo! et les consciences n'obéissent qu'à la toute-puissance de l'or.

«Eglises, chapelles, oratoires, statues, tableaux commémoratifs de faits miraculeux, tout atteste la vénération attachée à son nom ! C'est le premier que l'enfant apprend dans les chansons des montagnes ; les filles le tiennent de leurs mères afin qu'à l'exemple de Zite elles soient des modèles de pureté. Vanité des choses humaines ! Elisabeth sous une couronne, Zite, servante obscurée, étaient écartées aux points extrêmes de l'établissement social, mais toutes deux avaient cette bonne volonté que Dieu mesure à la règle juste et droite dont parle l'apôtre, et toutes deux arrivent à la plénitude de la gloire promise à ceux qui n'ont pas reçu leur âme en vain. Sainte Elisabeth racheta ses grandeurs par de rudes souffrances ; elle se sanctifia sous cette croix pesante dont Dieu gratifie les cœurs choisis. Sainte Zite n'eut à supporter que des épreuves ordinaires ; Dieu voulait sans doute nous apprendre qu'elles suffisent pour le salut de ceux qui satisfont à sa justice en portant le poids du jour et de la chaleur, et qui accomplissent la pénitence imposée à nos premiers pères, en mangeant leur pain à la sueur de leur front ! La part des pauvres est donc belle sur la terre : leurs souffrances achètent le ciel ! mais il faut qu'ils soient pauvres comme l'était notre sainte ; pauvres de la pauvreté de Jésus-Christ, et riches en grâces par la douceur envers les hommes, par la patience à l'égard des maux de la vie, par la soumission à la volonté divine, et par cette attente des biens de l'avenir qui fait le détachement et la consolation des saints.»

BULLETIN.

Le Steamer *Britannia* est arrivé à Boston la semaine dernière apportant des nouvelles d'Angleterre du 4. Ces nouvelles sont sans caractère politique. Le commerce est dans la détresse. Les magasins de blé sont remplis et l'on ne trouve de débouché pour aucun prix. Ceci constaté en face de la misère effrayante des classes pauvres, accuse un vice d'administration intolérable. Une fièvre épidémique régnait en Angleterre et les hôpitaux étaient encombrés de malades. On était obligé d'en renvoyer un grand nombre chaque jour par défaut de place.

Des journaux de Bombay annonçaient que le choléra faisait de grands ravages dans l'armée : à bord du bateau-à-vapeur le *Zenobia*, plus de deux cents malades d'un régiment étaient atteints de la maladie, et à son arrivée dans le port la plupart étaient morts victimes de cette épidémie.

Le tunnel de la Tamise avait été livré à la circulation publique, et l'affluence des voyageurs et des curieux à cette inauguration était prodigieuse.

L'extra du *Montreal Gazette* d'où nous tirons ces nouvelles ne donne aucune nouvelle de France.

Nous avons promis dans notre dernier numéro de donner à nos lecteurs un état approximatif des aumônes reçues et distribuées à l'Asile de la Providence, dans le dernier hiver. Les Dames de la Charité se sont inscrites les premières sur la liste des souscriptions périodiques et régulières, indépendamment de leurs aumônes particulières et des secours qu'elles ont portés à domicile ; indépendamment des fatigues et des embarras indispensables dans l'accomplissement des saints devoirs qu'elles s'étaient imposés. De sorte que c'est à bon droit que les pauvres ont pu les nommer leurs mères. Au reste elles ont été admirablement secondées par la charité de la ville : elles ont été accueillies partout où elles se sont présentées au nom de leurs pauvres ; elles ont trouvé chez la plupart des riches des cœurs généreux et compatissants ; chacun a voulu apporter sa part dans le trésor commun, et les secours ont été proportionnés aux besoins. Voici à peu près ce qui fut collecté et distribué à l'Asile pendant les quatre derniers mois :

En argent 300 fr.
Pour Bois, £30.
3000 livres de bœuf ;
3 veaux ;
625 pains ;
550 minots de patates ;
100 minots de pois ;
1 quart de Harengs ;
50 paires de chaussons en lisière ;
7 pièces d'indienne.

On a habillé complètement avec les secours de la Charité et les dons faits aux écoles :

36 petits garçons pauvres ;
25 petites filles ;
30 femmes pauvres ;
12 hommes.

Outre ces dons et ces aumônes calculés et enregistrés, il s'en est fait une infinité d'autres provoqués, occasionnés par des besoins particuliers et inattendus. En sorte qu'il faudrait plus que doubler le chiffre que nous don-

nons pour avoir une idée quelque peu juste des bonnes œuvres dues à nos charitables institutions. Nous regrettons de n'être pas en mesure de donner un aperçu des autres aumônes et distributions régulières de cette ville. Car celles dont nous avons parlé ne sont qu'une partie de ce qui s'est fait universellement pour nos pauvres dans cette dernière saison. Des dépôts ont été faits dans d'autres quartiers de la ville ; et chacune de ces charitables administrations prit le plus grand soin de ses pauvres.

Nous avons sous les yeux un précis des institutions religieuses du diocèse d'Angers que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître. Parmi ces institutions il y en a d'homogènes à celles que nous avons le bonheur de posséder, d'autres nous sont étrangères pour le moment ; mais avec les dispositions généreuses et le zèle des catholiques du Canada, avec l'esprit de foi et de charité qui distingue ce pays, elles ne sauraient l'être longtemps. Ce précis donnera l'idée du bien qui reste à faire pour nous trouver au niveau, sous ce rapport, des diocèses les plus privilégiés et les mieux pourvus. Nous avons au milieu de nous tous les éléments possibles de succès : piété, zèle, charité, dévouement, richesses suffisantes même. Quant aux besoins, certes nous les avons grands et nombreux ; et nous serions presque tentés d'en bénir Dieu, car ils sont l'occasion de tant de pieuses inspirations, de nobles sacrifices, de bonnes et saintes actions, que le mal est largement compensé par la somme du bien qui lui vient en réparation.

Les institutions utiles de l'Anjou peuvent être divisées en deux classes, il en est qui sont toutes spirituelles, d'autres ont un rapport immédiat à bien-être corporel ou temporel, mais avec une relation constante au bien de la religion et des âmes.

1^o. Institutions spirituelles.

Les PP. Jésuites ont une résidence à Angers : huit religieux l'habitent. Les missions des villes et des campagnes, sous le nom modeste de retraites, les exercices spirituels donnés aux prêtres qui ne peuvent assister à la retraite annuelle générale du clergé, et qui la font en cette résidence aux époques fixées ; les retraites des couvens et maisons d'éducation ; les carêmes et avents du diocèse ; les exercices préparatoires des paroisses pour la première communion, leur sont confiés.

Les religieux trappistes des deux sexes ont là deux couvens : ils y vaquent exclusivement dans la solitude et le silence à la pénitence et à la prière.

Les Bénédictines calvériennes y joignent l'éducation des jeunes personnes du sexe : six fois l'an, un prêtre séculier, à défaut de missionnaire, y donne des exercices pendant cinq jours, aux fidèles qui s'y renferment, moyennant une pension alimentaire, variable suivant la condition, et en raison du régime qui est demandé. Qui ne sent tout d'abord l'utilité d'une telle institution, et de la popularité dont elle jouirait, si on parvenait à la fonder en cette ville ? Combien de personnes du monde auraient besoin de ces maisons de retraites où, à l'ombre du sanctuaire, loin du tumulte et des séductions du monde, elles pourraient se recueillir devant Dieu, étudier leurs devoirs, méditer sur la grande affaire du salut, puiser des forces pour l'avenir ; d'où elles sortiraient remplies de grâces et munies de secours pour aller donner l'exemple des vertus chrétiennes, de la modestie, de la piété, de la charité. Car les mondains ne savent pas ce que la religion et la retraite inspirent de vertu et de dévouement pour la paix et la prospérité des familles et pour le bonheur de la société.

Le clergé trouve à Angers deux ressources admirables pour s'entretenir dans l'esprit de sa vocation. Outre les retraites générales et particulières, ce sont les conférences théologiques qui se tiennent dans chaque canton, dans une circonscription de trois ou quatre lieues, pendant six mois de l'année, et qui assurent aux prêtres le succès des études et des sciences théologiques. C'est ensuite la pratique qu'adoptent dans chaque arrondissement, à peu près nos comtés, de fervens prêtres de se réunir tous les mois pour s'entretenir sur des choses spirituelles, sur les devoirs de leur état, sur la pratique uniforme à adopter dans l'exercice de leur ministère ; pour s'imposer un petit règlement commun, pour s'avertir amicalement, etc. ; c'est à la fois une œuvre spirituelle et un délassement frugal des rudes labours du ministère, où l'union fraternelle et l'amitié trouvent le plus grand intérêt et le plus grand charme.

Les soins donnés à l'enfance commencent dès le berceau. Les salles d'asile sont des appartemens où quelques sœurs, et à leur défaut, des dames

charitables réunissent les enfans de 3 à 4 ans jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans pour les arracher, pendant le jour, à l'abandon des rues ou aux scandales de la famille, pour les instruire en les amusant, par des élémens de lecture, de calcul, de géographie, de mesurage, de chant et surtout de religion.

Dans les villages, des sœurs, des frères, appartenant à diverses congrégations enseignantes, apprennent aux enfans plus âgés la lettre du catéchisme avec les connaissances profanes, les surveillent durant le jour, les réunissent sous leurs yeux pendant les offices de l'église, et préparent ainsi le succès des soins que leur donne le curé dans son ministère.

Dans les villes un catéchisme de persévérance pour les garçons et un autre pour les filles est organisé sur le plan complet de celui de St. Sulpice de Paris.

Dans la plupart des paroisses existent des congrégations de jeunes filles. Le lieu de réunion est ordinairement chez la Sœur d'Ecole ; quelque fois dans un appartement loué par elles, sous la présidence d'une supérieure ou préfète. Le dimanche le curé leur donne une instruction. A son défaut il se fait une lecture pieuse, suivie d'innocentes récréations qui ont l'effet de les tenir éloignées des plaisirs dangereux. Tous les ans elles font en commun une retraite de trois ou quatre jours.

Pour remplacer les congrégations de jeunes gens, on a imaginé des sociétés de jeu pour le dimanche. Ils se réunissent après l'office au presbytère ou dans une maison prise à loyer. Le curé s'y trouve autant que possible, pour sanctifier et régler les délassemens, en les partageant. Des statuts en excluent et les choses qui ne conviennent pas et les personnes qui ne pratiquent pas la religion. On se loue beaucoup de ces diverses institutions pour les jeunes gens et pour l'enfance. Elles ne seraient peut-être pas aussi facilement et aussi universellement pratiquables parmi nous ; et cela est à regretter, car nos besoins peuvent être aussi grands que les leurs.

Des bibliothèques amusantes et chrétiennes ont été fondées en beaucoup de paroisses. Les livres sont prêtés aux fidèles pour propager la piété et guérir du goût esfréné des mauvaises lectures. Nous avons suffisamment fait connaître l'utilité des bibliothèques paroissiales : et rien ne s'oppose à ce que nous en soyons bientôt et généralement favorisés.

Puis viennent les petits séminaires et les maisons d'enseignement en dehors de l'université dont on connaît l'enseignement faneste. Nous n'avons rien à envier sous ce rapport.

Les jeunes ouvriers des villes de l'âge de 16 à 21 ans, étaient les plus abandonnés. Pour eux on a créé des classes d'adultes. Le soir, après leurs travaux, des prêtres, des frères, leur donnent des leçons adaptées à leur position, et y trouvent une occasion de cultiver leur foi et d'aider chez eux la pratique de la religion. Que de bien à faire parmi cette classe de chrétiens auxquels on procure le bonheur matériel, en leur inspirant des habitudes de foi et de vertu !

Pour soutenir dans le bien les jeunes gens qui ont fait leurs études et pris une position, l'on a depuis trois ans organisé avec plein succès une société qui n'est qu'un rameau des conférences de St. Vincent de Paul de Paris. Le dimanche, ces jeunes gens se réunissent sous la présidence de l'un d'eux dans la maison d'un laïc chrétien, pour la prière, les lectures édifiantes, et ces dispositions à prendre pour le soulagement des malheureux. A ces conférences ne sont admis que ceux qui pratiquent les lois de l'Eglise. Les membres vont, à domicile, à la découverte des besoins des familles indigentes, malades, affligées ; ils leur portent des secours, des aumônes, des remèdes, des consolations et toujours quelques paroles de foi. Leurs aumônes personnelles recueillies à chaque réunion, comme aux jours de la primitive église, les quêtes faites par ces jeunes gens dans les maisons de la ville, la loterie ou azar qu'ils font chaque année, voilà les ressources à l'aide desquelles ils perpétuent le bien. Peut-on concevoir quelque chose de plus touchant, de plus charitable et de plus chrétien que cette pieuse institution ? Oh ! la sainte pensée qui a inspiré le projet de réunir ainsi des jeunes hommes distingués par leur naissance et leur éducation, pour en faire des apôtres de la foi, des ministres de la charité ! La sainte pensée de fournir au besoin d'activité et d'affection qui dévore à cet âge tous les cœurs, une aussi laborieuse et aussi bienfaisante mission, des dévouemens si utiles et si beaux ! de leur avoir donné la religion à enseigner et à défendre, des pauvres, des malades, des malheureux à soulager, à consoler, à aimer !

2°. Institutions de charité chrétienne.

Une caisse de secours pour le clergé, est fondée par des contributions an-

nuelles, à l'instar de ce qui se fait ici.

Dans chaque arrondissement existe un hôpital, soutenu par la ville où il se trouve, ou par de pieuses fondations. Des sœurs en ont l'administration.

Les dames riches de la ville se réunissent en société pour procurer des secours à l'œuvre dite de *la maternité*. Elles fournissent des alimens, des remèdes, aux pauvres mères ; elles les pourvoient de linge, de vêtemens, de trousseau pour leurs enfans nouveaux nés, et leur donnent tous les soins que réclame leur position malheureuse.

Comme chez nous, il y a un hospice pour ces pauvres petits orphelins, victimes de la faute de parents qu'ils sont destinés à ne jamais connaître, à ne jamais aimer, mais qui trouvent des mères pleines de dévouement et de tendresse dans ces bonnes sœurs qui les ont adoptés dans leur sainte charité. Dès qu'ils sont en âge, on leur enseigne des métiers pour les mettre en état de gagner honorablement leur vie lorsqu'ils auront quitté l'asile. Cet établissement est aux frais du département, comme dans toute la France, si les revenus de l'asile ne sont pas suffisans à son entretien.

Des sociétés d'hommes et de femmes s'occupent à Angers de préparer un avenir aux enfans légitimes des familles indigentes. Véritable providence de ces enfans, ils paient leur apprentissage chez des maîtres chrétiens, ou ils les placent en service dans des maisons bien sûres et bien connues.

Une maison est louée pour y loger, y nourrir, au plus bas prix possible, les compagnons ouvriers qui, arrivant en ville pour travailler le jour, seraient exposés le soir et la nuit à la corruption et à la détresse. Les aumônes recueillies par les curés soutiennent cet établissement.

Toutes les semaines les jeunes personnes des familles opulentes se réunissent en un salon, qu'elles convertissent en ouvroir, pour y confectionner des vêtemens pour les pauvres. C'est encore là un spectacle des plus touchans, une œuvre qui doit être comblée des bénédictions de Dieu et des hommes.

Il existe dans la ville une communauté dont les sœurs vont à domicile soigner les malades auxquels elles donnent gratuitement tous les remèdes nécessaires. C'est une fondation de bienfaisance particulière.

Un Mont de piété, qui est digne de ce nom, celui-là, prête sans intérêt de l'argent aux pauvres, qui donnent des effets en nantissement. Des dames de charité sont chargées de visiter les pauvres à cet effet, de constater leurs besoins ; un bureau de bienfaisance dirigé par les curés de la ville, et composé de pieux fidèles, délivre aux pauvres des bons pour pain, bois, remèdes et matières d'ouvrages. Les communes font les frais nécessaires, et suppléent à l'insuffisance des aumônes.

Des religieuses se consacrent à garder les malades jour et nuit à domicile, pour leur donner les secours nécessaires dans leurs maladies et les préparer à bien mourir.

D'autres tiennent un établissement où les personnes qui veulent se retirer du monde et finir leurs jours dans la paix de la solitude trouvent, moyennant une pension, le vivre et le couvert.

Pour prévenir les abus de la mendicité, une communauté de sœurs recueille et dirige les pauvres qui n'ont ni asile, ni ressources : ils y sont vêtus et nourris, sur la présentation d'un comité laïc, et aux frais de la ville.

Les aliénés, les vieillards, les infirmes ont des hospices particuliers tenus par des sœurs.

Des religieuses sont préposées aux prisons des femmes, y maintiennent les bonnes mœurs, y font observer le silence perpétuel, y président au travail.

Nous avons fait connaître l'asile du Bon Pasteur. A son but premier est joint celui de recueillir, de nourrir, d'instruire les petites filles que les tribunaux condamnent pour délits à la prison qui acheverait de les corrompre.

3°. On peut signaler encore comme œuvres publiques et remarquables : les quêtes faites, deux fois l'année, dans chaque paroisse en faveur des séminaires diocésains, et montant à 50,000 fr. et les secours pour la propagation de la foi montant à 25,000.

Ces œuvres sont belles, sans doute, cette charité est grande, ces dévouemens sont généreux. Mais nous avons déjà nous mêmes un grand nombre d'excellentes institutions qui font la gloire de ce pays et dont l'existence est due à la générosité des âmes charitables. Nous pouvons espérer en l'avenir pour ce qui nous manque, car notre passé est assez riche déjà pour nous rassurer sur la création future des établissemens qui nous man-

quent et dont les besoins se font sentir. La ville de Montréal en particulier a un assez grand nombre d'Institutions charitables pour rivaliser glorieusement avec les villes les mieux dotées en ce genre. Et le zèle généreux de ses habitants sait admirablement compenser ce que ne peuvent exécuter les institutions publiques.

Sous le rapport de l'instruction les établissemens se sont multipliés avec une rapidité prodigieuse. Il faut placer en première ligne celui des Frères des Ecoles chrétiennes fondé en 1837 par les généreux sacrifices du séminaire St. Sulpice qui, jusqu'à ce jour, a dépensé pour cette institution environ £12,087 0 0.

Savoir : Pour l'achat du terrain etc.	4,500	0	0
Pour travaux de construction,	5,587	0	0

Le séminaire débourse en outre annuellement pour

son petit séminaire.	500	0	0
Pour l'Ecole des Frères,	625	0	0
Pour les écoles des filles,	300	0	0
Pour divers établissemens,	500	0	0
En aumônes,	1,000	0	0

Le tableau de l'instruction publique dans la ville et la banlieue de la paroisse de Montréal présente un total de 28 écoles, tenues par 63 instituteurs et institutrices et fréquentées par 2,975 élèves des deux sexes recevant régulièrement l'instruction.

A ces institutions récentes il faut ajouter celle des Dames du Sacré Cœur dont les avantages sont justement appréciés, et qui prospère de plus en plus.

L'Asile de la Providence a coûté jusqu'à présent environ 2,500 louis. Nous disons environ, car le comité n'ayant pas fait son rapport ce chiffre ne saurait être qu'approximatif. S'il est erroné c'est parcequ'il est au-dessous de la somme réelle. Le montant de la quête faite à l'occasion de la visite paroissiale de Mgr. de Montréal fut de 1100 et quelques louis, dont 950 sont actuellement payés. Sur cette somme 20 louis furent affectés à la liquidation des dettes contractées pour la construction de l'édifice dans le cours de l'année précédente.

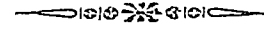
Ces œuvres sont assez nombreuses et assez belles pour lutter de comparaison avec les pays les mieux favorisés. Et quand on songe qu'elles sont dues à la charité publique, que nous ne pouvons signaler qu'une partie de ce qui s'est fait, de ce qui se fait chaque jour dans notre pays, dans cette ville si charitable; on doit, ce nous semble, être fier de se dire citoyen du Canada, de se nommer catholique sur cette terre dont le passé est si glorieux, dont l'avenir est si riche d'espérances.

Nous ne dirons pas la reconnaissance que méritent nos concitoyens catholiques pour la charité qui les distingue. Il y a des œuvres que Dieu seul peut rénumérer dignement : les hommes les admirent, en bénissent les auteurs, mais c'est au ciel qu'il appartient de les récompenser. Nous dirons seulement à ces âmes bienfaitantes : marchez dans cette voie de généreux dévouemens. Vous avez déjà accompli de grandes choses; mais il y a encore des sacrifices à faire, des bienfaits à répandre, des œuvres utiles à entreprendre et à mener à bien. On vous demandera toujours; parceque votre volonté sera toujours grande, parceque votre charité est inépuisable; parcequ'il y aura toujours des pauvres à soulager, des malheureux à secourir. Donnez, pour que Dieu vous donne; donnez, pour que les pauvres vous bénissent, et la bénédiction du pauvre est écoutée de Dieu; donnez, pour accomplir la loi suprême du Christ; donnez, pour l'honneur et la prospérité de votre patrie; donnez, pour être de bons chrétiens, de bons citoyens; donnez! c'est en vous dévouant de la sorte que vous comprendrez le prix de l'aumône, le bonheur que l'on goûte à faire le bien, à devenir la providence de ceux qui ont faim, de ceux qui souffrent, de vos frères qui vous demandent de la pitié et des consolations. C'est déjà une assez belle récompense.

Nous recevons trop tard pour ce numéro des détails sur les ravages de l'inondation à Chateaugay. Les Sœurs Grises ont éprouvé particulièrement des pertes considérables. On estime les effets des désastres pour toute la paroisse à plus de deux mille louis. Nous donnerons quelques détails vendredi. Une maison en bois de Laprairie est arrivée dimanche sur un glaçon, au grand ébahissement de la foule. On est parvenu à l'amener sur la grève. On n'a jusqu'à présent à déplorer aucun accident à Montréal.

Comme nous n'avons pas l'habitude de répondre aux anonymes, on ne s'é-

tonnera pas que nous ayons laissé passer inaperçu une sorte de défi jeté dernièrement dans le *Herald* par un ministre presbytérien. Le révérend anonyme désire que nous donnions le nom de son confrère accusé par nous d'avoir offert de l'argent à un domestique canadien pour lui faire renoncer à sa foi; et il veut bien douter charitablement de la vérité de nos paroles. Pour lui prouver que ce n'est pas notre métier de calomnier, et pour le tirer de sa grande perplexité nous lui déclarons que nous maintenons notre assertion. Mais comme nous n'aimons à humilier publiquement un homme, fût-il notre ennemi, pas plus qu'à mentir, le révérend trouvera bon que nous ne donnions le nom de l'accusé qu'à qui de droit.



M. VARIN dont nous avons annoncé la mort appartenait à la société dite d'une messe.

Décédé à Saint Louis de Kamouraska le 11 du mois présent, à l'âge de 66 ans et à la suite d'une longue et douloureuse maladie, M. Varin, peut-être compté parmi les membres du clergé qui ont fourni une carrière pastorale longue et laborieuse en même temps qu'honorable et chère à la religion.

A la suite de ses études théologiques, la faiblesse de sa santé força Mgr. Denau à lui conférer l'ordre de la prêtrise uniquement pour sa consolation. Mais à peine le jeune et pieux lévite eut-il reçu l'imposition des mains qu'il fut, on peut dire, guéri. Dès lors il commença ce ministère actif et zélé qui, lui méritant la confiance de ses supérieurs, le fit désigner à des dessertes importantes, et même jusqu'à trois à la fois.

Tous ceux qui ont connu M. Varin lui attacheront sans peine un esprit de désintéressement et de libéralité qui venant à la fois d'un cœur sensible et de l'esprit de son état, le rendirent recommandable par son hospitalité cordiale et généreuse, en même temps que par la part distinguée qu'il prit souvent aux œuvres publiques de bienfaisance ou d'utilité. L'éducation surtout lui doit des sacrifices nombreux et des sujets même, dans le clergé et dans l'état laïc.

L'esprit pacifique et conciliant de M. Varin, l'amour qu'il portait à ses paroissiens, le zèle constant qui l'animait dans ses devoirs à leur égard, lui acquirent, en retour, l'affection et les respects de tous.

M. Varin savait allier aux devoirs et aux convenances sévères de son état, cette urbanité sociale qui ne constitue pas le mérite assurément, mais qui ne nuit jamais à une vertu franche et solide.

Qu'il soit permis de dire, en terminant cette notice, que le ministère redoutable dont le prêtre est revêtu, s'il est rempli avec dévouement et constance, ainsi que l'a fait M. Varin, doit réclamer à un certain degré, en faveur de celui qui a porté si généreusement ce saint fardeau, l'application de ces belles paroles du grand apôtre :

Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ. [2de. Ep. St. P. à Th. 4, 6.]

M. VARIN est mort pauvre.

Canadien.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

Ridicule.—Un ministre de l'Eglise Anglicane vient de publier un pamphlet pour ouvrir les yeux aux malheureux catholiques romains sur leur superstitieuse croyance. Voici comment nous expliquons ce fanatisme religieux qui déborde depuis quelque temps en ce pays. L'Eglise Anglicane sent mourir, par le temps qui court, et elle fait juste comme la faction qu'on a enterrée l'autre jour au Marché Ste. Anne, elle jette dans le public des brandons de discorde religieuse pour profiter du désordre ne pouvant rien gagner par un pacifique progrès. Ce qui nous effraye le plus c'est de voir les ennemis du nom Canadien exploiter les ressources des querelles religieuses pour envenimer toujours les rapports du gouvernement et du peuple, quand les querelles politiques ne peuvent plus rien parce qu'elles n'existent plus. Si le Révérend W. Allen est si affamé de discussions religieuses et qu'il faille absolument de l'expansion à son fanatisme, nous lui conseillons d'aller en Chine pour entreprendre la conversion de l'Empereur du Céleste Empire. Là une belle mission s'ouvre à son ardeur évangélique; pendant qu'on démolira l'empire céleste à coups de canons, le susdit Révérend tonnera, foudroiera les consciences à coup de canons ecclésiastiques, et peut-être que toute la canonade profitera enfin à quelqu'un. Mais ici où la Réforme est trop connue pour séduire, elle devient une mauvaise spéculation. Nous pensions qu'on laisserait faire un homme sans aveu comme Mr. Tanner, et qu'on n'entendrait pas encore sur le fanatisme de ce dernier par un pur esprit de trouble et de discussions. Fi de tous ces convertisseurs à cor et à cris! *Aurora*.

FRANCE.

Séminaire des Missions Etrangères.—Deux prêtres du séminaire des missions étrangères, MM. Tiaud, du diocèse de Poi et Forcade, et celui de Versailles, sont partis, le 14 décembre dernier, pour Brest, d'où un navire de l'état les transportera à Macao; de là ils se rendront dans les missions de la Chine. Huit autres sont encore partis du même séminaire, le 21 du même mois, pour Bordeaux, où ils s'embarqueront sur un bâtiment marchand, qui, après avoir touché à Pondichéry, se dirigera vers les côtes du royaume de Siam.

A cette occasion, nous donnerons quelques détails généraux sur cette intéressante congrégation des missions étrangères, qui, depuis plus d'un siècle et demi, a rendu d'importans services à l'Eglise et même à l'état dans la grande œuvre des missions, et qui est peut-être destinée à en rendre de bien plus sérieux encore, par suite des développemens qu'elle a pris dans ces dernières années. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de ces renseignemens, qui consolent leur foi, en leur montrant avec quelle sollicitude l'Eglise est venue au secours de nos malheureux frères encore ensevelis dans les ténèbres de l'erreur. Ces détails, nous les emprunterons à un excellent ouvrage dont M. Luquet, un des nouveaux missionnaires, vient d'enrichir la science ecclésiastique; ouvrage intitulé: *Lettres à Mgr l'évêque de Langres sur la congrégation des missions étrangères*. On voit dans ce livre, ce qu'est cette congrégation; l'auteur la suit dans le grand rôle qu'elle a joué depuis son origine jusqu'à nos jours, et s'attache surtout à faire ressortir l'idée qui a été le principe de sa vie, et qui doit en faire le complément. Cette idée est de former un clergé indigène chez les nations où l'on veut implanter la foi.

Lorsque les successeurs de St. François Xavier, marchant sur les traces de cet homme apostolique, eurent commencé à fonder plusieurs missions dans différens royaumes de l'Orient, ils eurent bientôt lieu de s'apercevoir qu'il était à craindre que leur œuvre ne fut pas de longue durée. Pour prix de leur zèle, des conversions nombreuses et éclatantes avaient lieu, il est vrai, sous leurs pas, et déjà ils avaient annoncé l'Evangile dans presque toutes les terres de l'Asie; mais ils n'étaient point encore parvenus à y former de véritables Eglises; les nouveaux disciples de Jésus-Christ n'avaient pas su encore établir au milieu d'eux l'ordre hiérarchique du sacerdoce, seul lien véritable de la société chrétienne. Ces chrétiens, florissans par leur foi et par leurs œuvres, n'avaient à leur tête que des pasteurs choisis hors de leur sein. Le principe fondamental de leur existence durable leur manquait donc, et Rome dut justement en être alarmée, en pensant aux persécutions qui devaient infailliblement arriver tôt ou tard. Le Japon subissait alors la plus sanglante épreuve qui eût peut-être jamais désolé une Eglise particulière; et, comme il ne s'y trouvait pas de clergé national capable d'entretenir la vie, tout en demeurant confondu avec la population, cette Eglise succomba. Les milliers de martyrs qu'elle envoya au ciel ne la sauvèrent pas, et cette chrétienté, la plus florissante peut-être de celles qui existaient alors, fut si profondément ruinée par les persécutions, qu'on n'en vit pas même demeurer quelques restes.

Le même malheur sembla, quelque temps après, menacer les chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine. Alors le P. de Rhodes, de la compagnie de Jésus, résolut de le prévenir. Ce grand missionnaire comprit tout d'abord que le seul moyen d'établir la foi d'une manière stable parmi ces peuples, était de se conformer à la marche suivie par les apôtres et leurs véritables successeurs. A toute les époques, on s'était efforcé, avant tout, de donner à chaque nouvelle chrétienté, un prêtre ou un évêque pris dans son sein. Il ne crut donc pas que des difficultés, vraies ou supposées, rendissent impossible, pour une nation quelconque, ce qui s'était pratiqué jusqu'alors chez tous les peuples du monde.

Des raisons si graves l'engagèrent à passer par-dessus tout; il revint en Europe et alla exposer sa conviction au chef suprême de la grande famille chrétienne. Il fut accueilli avec toute la faveur que devait attendre un missionnaire qui tendait à réaliser le désir le plus ardent du Saint-Siège.

Ainsi confirmé dans ses desseins, il revint en France, et en fit part à quelques amis ardents qui les reçurent généralement et se consacrèrent à leur réalisation. Pendant plusieurs années, cette entreprise, comme toutes les œuvres de vérité, éprouva d'abord de grandes contradictions. On obligea le père de Rhodes à quitter la France, et ses compagnons furent dispersés pour un temps; mais, peu à peu, on rentra dans une voie plus facile. Ceux qui avaient conservé l'idée se réunirent, et la nouvelle société s'organisa régulièrement. Rome l'approuva solennellement et lui accorda de grands privilèges. Désirant que ces nouveaux missionnaires pussent être promus à l'épiscopat, sans qu'ils cessassent, pour cela, de faire partie du corps et de jouir de toutes ses prérogatives, cette mère commune des Eglises s'opposa constamment à ce qu'ils fussent liés par des vœux. Ces nouveaux ouvriers, qui formaient une véritable congrégation avec ses constitutions, basées sur l'esprit de dévouement, d'union et de charité, ne tardèrent pas à combler les espérances du Saint-Siège, et leurs successeurs continuent encore, plus glorieusement que jamais, à remplir la sublime mission qui leur a été confiée.

Le séminaire des Missions étrangères de Paris est regardé comme la maison-mère de la congrégation: il est dirigé par quelques-uns de ses membres, dont la plupart sont des missionnaires députés par les missions; car, d'après les constitutions de ce corps respectable, les évêques et les prêtres européens de chaque vicariat apostolique ont le droit d'envoyer un représentant à Paris. C'est de cette maison, qui doit être aussi regardée comme le noviciat principal de la société, que sortent tous ces nombreux enfans, ces hommes généreux qui vont, à travers mille périls, annoncer Jésus-Christ aux peuples des Indes et de la Chine. Ces missionnaires, en quittant la France, ne restent point oubliés. La sollicitude de leurs confrères de Paris les suit au delà des mers. Au sortir des vaisseaux qui les ont portés sur des plages étrangères, ils entrent dans une des maisons de procure établies à Pondichéry et à Macao, et de là, ils pénètrent dans les missions qui leur sont assignées. Une fois arrivés à leur destination, ils sont reçus comme des frères bien-aimés par les vicaires apostoliques de la congrégation, et, tous les

ans, des secours, proportionnés aux ressources, sont envoyés de France à chacun d'eux. Pour imiter, autant que les circonstances le permettent, l'exemple du Sauveur, qui envoyait deux à deux les disciples qui allaient évangéliser les bourgades de la Judée et de la Galilée, les supérieurs ont soin de ne point laisser dans l'isolement les ouvriers qui travaillent sous leurs ordres. Le missionnaire, dans les tems ordinaire, se trouve souvent dans la compagnie de quelqu'un de ses confrères et surtout des prêtres indigènes, qu'il est chargé de diriger. L'esprit de charité, qui unit les différens membres de cette société, se montre surtout à l'égard de ceux que l'âge, la maladie et les infirmités empêchent de travailler. Ils deviennent l'objet de toute la sollicitude de leurs confrères; et même, si les supérieurs respectifs de chaque mission jugent à propos de faire retourner quelqu'un en Europe pour cause de maladie, les directeurs de Paris pourvoient à ses besoins le reste de ses jours.

Jusqu'à présent, on n'avait guère admis au séminaire que des ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés; mais, les besoins et les espérances des missions croissant de jour en jour, on a formé un noviciat spécialement destiné à ceux dont la vocation a été suffisamment manifestée avant l'époque de leurs études théologiques. Là, occupés du travail ordinaire des autres maisons d'éducation cléricale, ils se préparent de loin à l'accomplissement des grands desseins de Dieu sur eux.

Il faut avouer qu'une société ainsi constituée, qui offre de semblables garanties, dont toutes les vues sont dirigées vers un but unique, l'extension du règne de Jésus-Christ dans les pays étrangers, par la formation d'un clergé national et le complet dans chaque mission, doit donner une forte impulsion au zèle de chacun de ses membres. Ce qui justifie cette opinion, c'est la haute estime et la considération distinguée dont elle jouit auprès du Saint-Siège, qui, tout récemment encore, l'appellait son bras droit.

Les nombreuses missions confiées à cette congrégation sont des plus importantes. Elles se divisent en vicariats apostoliques, dont voici les noms: 1^o le Ton-King occidental; 2^o la Cochinchine, avec le Ciampa et le Camboge; 3^o le Su Tcheou, avec le Kouï Tcheou; 4^o le Yu-Nan; 5^o Siam, qui est divisé en deux vicariats; 6^o la mission de l'Inde qui comprend plusieurs royaumes; 7^o la Corée; 8^o le Leao-Tong et la Tartarie chinoise qui renferme la Mand-Chourie. Cette congrégation espère aussi pouvoir rentrer bientôt dans le Japon.

Le nombre des missionnaires qui travaillent dans ces vastes contrées, sous la conduite des vicaires apostoliques, ou qui sont en route pour y pénétrer, s'élève à 88; ils sont secondés par environ 150 prêtres indigènes. Depuis la fondation de la congrégation; 412 ont été envoyés en Asie. Ce nombre est bien petit, sans doute, relativement aux besoins des différentes missions qu'ils doivent évangéliser; mais le Seigneur a donné une ample bénédiction aux travaux de ces généreux ouvriers. Malgré leur peu de ressources, ils ont soutenu la foi dans des contrées immenses; ils ont partout fondé des chrétientés florissantes, établi de nombreuses écoles, créé des cathéchistes capables et des religieuses remplies de ferveur, et surtout, malgré les difficultés qu'on leur opposait, ils ont su former un clergé indigène digne de sa mission. Voilà ce qu'ils ont fait; encore un pas de plus, et le principe des Eglises nationales sera mis à exécution dans toute son étendue.

Nous croyons que le remarquable ouvrage de M. Luquet, dont l'idée vitale est, comme nous l'avons déjà dit, de faire ressortir ce principe, ne contribuera pas peu à sa réalisation, vers laquelle les idées actuelles nous poussent, d'ailleurs, comme invinciblement.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA

Ouverture de la navigation et nouvelles d'Europe.—Mardi, vers 3 heures, deux vaisseaux avec leurs voiles déployées furent aperçus détournant la Pointe-Lévy. On crut d'abord que c'étaient des vaisseaux naufragés d'en bas. Les deux vaisseaux sont le navire *Great-Britain*, parti de Londres le 24 mars, avec une cargaison générale, pour Montréal, et la barque *Glenburnie*, partie de Bridgewater le 20 mars, chargée de briques, pour Québec. Ils sont amarrés aux quais de la Pointe-Lévy.

Le *Great Britain* a apporté des nouvelles d'Europe du 18 mars. McNaughten, l'assassin de M. Drummond le secrétaire de Sir Robert Peel, a été acquitté par le jury, vu qu'il est insensé.

Le commerce est toujours dans un état de stagnation. La reine, le prince Albert et la famille royale jouissaient d'une bonne santé.

On avait ressenti à Liverpool, le 17 mars, un tremblement de terre. La même secousse s'était fait sentir à Manchester, Wigam, Warrington et Preston.

Une convention entre l'Angleterre et la France, pour l'extradition mutuelle des fugitifs accusés de meurtre ou tentative de meurtre, de faux et de banqueroute frauduleuse, a été signée à Londres le 13 février, et les ratifications ont été échangées le 13 mars.

La proclamation de la souveraineté française à Tahiti, en addition aux îles Marquises, paraît devoir amener des complications dans l'Océan Pacifique. Il y avait des consuls étrangers résidant à Tahiti, dont l'indépendance était reconnue.

En France, rien de nouveau. Les partis en Espagne se préparaient aux élections. *Artisan.* *Exemple d'Intemperance.*—Que de vérité dans l'observation que l'intem-

pérance ravale l'homme au dessous des brutes parmi lesquelles le père témoigne toujours de l'affection pour sa famille et partage avec leur mère les soins qu'elle se donne et ses peines pour la nourrir.

Une femme a perdu la vie dernièrement dans cette ville à la suite de l'accouchement de deux jumeaux, dans le dénûment d'une profonde misère. Pendant qu'elle se débattait pour ainsi dire dans les bras de la mort, son mari, bien loin de s'occuper de pourvoir aux besoins de sa femme plutôt que de lui procurer quelque soulagement dans ses souffrances, est resté constamment plongé dans l'ivresse; sans la charité de quelques respectables dames du voisinage, elle serait restée sans secours spirituels et temporels. L'une d'elles s'est trouvée dans la nécessité de se charger de l'un des deux jumeaux, l'autre est mort bien vite après sa naissance. Nous ne savons rien du mari, sinon qu'il a continué de se livrer pendant plusieurs jours de suite au mêmes excès.

Est-ce que nous n'épuiserons donc jamais ce sujet d'affliction pour toute la société, et que de nouveaux exemples viendront chaque jour nous commander de crier contre ces excès immoraux qui sont cause de tant de malheurs, et qui forment une plaie si hideuse dans le corps social? Il ne se passe pas de semaine sans que parçilles misères à celles que nous venons de rapporter arrivent jusqu'à nous. Tantôt c'est un père qui laisse périr ses enfants, un époux qui néglige et martyrise sa femme, un fils qui fait mourir ses parents de chagrin, une femme qui néglige sa maison, couvre son ménage de déshonneur, et pourquoi? pour s'étourdir dans les fumées d'une boisson délirante qui détruit tout, honneur, santé, fortune, et ravale ses victimes au dessous de ce qu'il y a de plus ignoble dans la nature créée. Mon Dieu quand finirons-nous donc de déplorer d'aussi infâmes excès?

Aurore.

—M. A. Taschereau est entré en charge le 17 avril comme juge de police à Québec.

Fête des Artisans.—Nous croyons devoir rappeler que c'est à mercredi au soir qu'est fixée cette fête intellectuelle, la première de son espèce qui aura jamais eu lieu à Québec. Le programme fait foi des peines, que le comité de l'Institut des Artisans s'est données pour procurer aux amateurs d'amusements rationnels une soirée aussi instructive qu'amusante: c'est des dames surtout qu'il en espère une douce récompense dans le patronage dont elles voudront bien l'honorer.

Canadien.

Étoffe du pays.—Nous appelons l'attention de nos lecteurs de la campagne sur l'annonce de Mr. P. Gingras, Junr. qui achètera toutes sortes d'étoffes du pays ou les vendra à commission. L'offre de ce monsieur facilitera les cultivateurs qui ne peuvent venir vendre leurs étoffes, sans perdre un temps souvent précieux. D'un autre côté, nous espérons que Mr. Gingras rencontrera de l'encouragement parmi les habitants de la ville: car s'habiller des produits du pays va devenir une mode, au printemps.

Artisan.

TEXAS.

—Les propositions que le Mexique vient de faire au Texas, pour le rattacher à lui, sont le premier pas que la diplomatie de Santa-Anna ait encore fait dans la voie d'une saine et large politique. Santa-Anna a fini par comprendre, s'il ne l'avait pas compris depuis longtemps, que jamais le Texas ne pourrait être reconquis par les armes; il cherche à le reconquérir par la conciliation, à l'acheter par ses propres intérêts. Les offres faites au Texas, en garantissant l'indépendance administrative de ce dernier, lui donnent gain principal au fond et ne sauvent guères que la forme pour le Mexique. Mais l'apparence serait tout pour Santa-Anna, qui comprend qu'entre son pays et son ancienne province insurgée il n'y a qu'une question d'amour propre, la question de fait étant depuis longtemps tranchée. Si Santa-Anna réussissait à rattacher, même nominativement, au nord de la confédération mexicaine, la province qui s'en est détachée, il ferait moralement compensation à une autre perte qui menace au sud cette confédération, s'il est vrai, comme on l'annonce, que le siège de Campêche ait été levé. La réincorporation du Texas aiderait puissamment, suivant toute probabilité, celle de l'Yucatan. Ce serait un précédent qui aurait une influence incontestable sur les dissidents yucatèques. Mais il est peu probable que les Texiens accèdent aux désirs et au plan de Santa-Anna. Ils ont eu trop le temps de s'habituer à leurs mots d'indépendance et de nationalité pour le renoncer volontairement. Une suzeraineté est un collier moral qui s'impose, mais ne s'accepte pas. L'argent, autrement dit l'intérêt, peut faire sortir de la vassalité, mais le fer seul y fait rentrer. Le fer peut seul maintenir l'harmonie entre les populations que séparent leur langage, leur religion, leurs mœurs.

Les Anglais en ont fait l'expérience en Chine. L'émeute sanglante dont ils viennent d'être le but et les victimes est un événement grave qui rouvre pour eux toutes les incertitudes d'un avenir dont ils croyaient avoir conjuré les périls.

Depuis longtemps déjà il se révélait, au sein de la populace, des symptômes menaçants qui avaient jeté l'alarme parmi les étrangers résidant à Canton; mais on était loin de penser que l'explosion serait aussi prochaine et aussi violente. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que c'est l'apparition de quelques *ladies* anglaises et américaines, dans les rues de la grande cité, qui a servi de prétexte, de signal à l'émeute. Les Chinois, au lieu de voir, dans cette gracieuse apparition, une compensation aux sacrifices que leur impose la conquête britannique, n'y auront vu sans doute qu'une insulte; ils auront pensé que ces dames venaient, à leur tour, faire acte de domination, et cette impertinence des cotillons de Londres aura fait éclater la haine qu'avait jusqu'alors contenue la présence des habits rouges. Peut-être aussi les Chinoises se sont-elles alarmées de la concurrence dont les menaçaient ces hardies

visiteuses, et ont-elles voulu conjurer le péril en mettant aux mains de l'émeute la torche incendiaire.

Quoi qu'il en soit, l'opinion des Anglais eux-mêmes est que cet incident, et la querelle des Lascars et des Chinois, n'ont été que des occasions d'explosion offerte à la rancune que la nation a gardée du dernier traité de paix et au besoin de vengeance qui l'anime. "Le fait, que le feu a été mis d'abord au drapeau anglais qui était devant la Compagnie Anglaise, dit le *Canton Press* et, cet autre fait, que la populace a veillé à ce que le feu ne s'étendit pas au-delà des factoreries britanniques, prouvent que la rage populaire était uniquement dirigée contre les Anglais et leurs propriétés, et il est heureux que le temps ait été si beau et si calme, car s'il y avait eu le moindre vent, on ne peut douter que l'incendie, qui n'a détruit que trois factoreries, aurait détruit les dix autres, et causé des désastres énormes.... La perte la plus sensible a été celle d'environ 350,000 piastres d'espèces pillées sur la populace. On dit que quelques-uns des coupables ont été punis sur-le-champ, et que leurs têtes ont été exposées comme un exemple. Mais comme, par une coïncidence bizarre, il se trouve que le nombre des têtes exposées est le même que celui des cinq Chinois trouvés devant les factoreries, on suppose que les têtes de ces cinq cadavres sont les mêmes que celles exposées par l'autorité, et ce soupçon ne paraît pas mal fondé, car l'excitation de la populace était si grande et le pouvoir des autorités si faible, qu'elles ne se seraient point hasardées à faire un acte de justice aussi énergique.... La veille, un bateau fin voilier avait été dépêché de Canton vers sir Henri Pottinger qui se trouvait à Hong-Kong; mais, chose singulière, les croiseurs chinois ne le laissèrent point descendre la rivière, et le messenger, auquel la dépêche avait été confiée avec promesse de 40 piastres s'il la remettait fidèlement à son adresse, revint à Canton un ou deux jours après, et déclara que sa lettre avait été saisie par les Mandarins....

"On ne saurait douter, continue le même journal, qu'il existe dans le peuple une rancune profonde de la victoire des Anglais, et qu'on y attribue la défaite des Chinois à la vénalité et à l'incapacité de leurs officiers, ce qui n'est pas sans justesse. Nous ne pouvons qu'avec peine croire, après la sévère leçon qui leur a été donnée, que le gouvernement impérial et les ministres d'état désirent plonger de nouveau leur pays dans les horreurs de la guerre en violant le dernier traité. Cependant les nouvelles reçues de Canton, démontrent presque que les premières protestations pacifiques du gouvernement de Pékin ont été aussi fausses qu'elles l'étaient durant le mémorable échange de notes qui eut lieu entre le commissaire impérial Keshent et le capitaine Elliot, et que, depuis le départ de nos forces du territoire septentrional, la cour chinoise peut se flatter qu'une seconde lutte lui réussirait mieux que la première. Une circonstance, qui autorise à soupçonner que le gouvernement chinois n'a pas l'intention de remplir avec bonne foi les conditions du traité, c'est la nouvelle que Elepoo, le commissaire impérial, attendu à Canton pour terminer certains arrangements de détails, aurait reçu l'ordre de revenir sur ses pas, lorsqu'il n'était plus qu'à quelques journées de Canton. Si ce fait se confirme, il est probable qu'une nouvelle campagne deviendra nécessaire."

Nous partageons, à cet égard, l'opinion du journal anglais. La guerre de Chine n'a encore eu que son premier acte, et Dieu seul peut savoir combien d'actes aura ce drame lointain, et quel en sera le dénouement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si le guer-à-pens dont les Anglais viennent d'être victimes, ne rallume pas la guerre mal éteinte, il servira de prétexte au cabinet de St.-James pour exiger des garanties, et au nombre de ces garanties, le journal anglais, que nous avons cité, a déjà suggéré *la construction d'un fort avec garnison anglaise, dans Canton même.* Ainsi donc, ou les événements qui viennent d'avoir lieu amèneront les Chinois à secouer de nouveau le joug britannique, ou ce joug s'appesantira sur eux plus que jamais.

Courrier des Etats-Unis.

CHINE.

Nous avons déjà apprécié la nature et l'importance des nouvelles apportées de Chine par le navire *Delhi*, qui a fait voile le 20 décembre. Il ne nous reste qu'à en donner les détails que nous empruntons à une correspondance particulière qui raconte d'une manière beaucoup plus complète que ne l'ont fait les journaux de Canton, les diverses scènes du drame sanglant dont cette ville a été le théâtre, dans la journée du 7 décembre.

"Canton, 16 décembre 1842.

"Je suis arrivé à Canton le 24 novembre, et ai été présenté à presque tous les négociants Hong, que j'ai trouvés dans une grande alarme par suite du danger où ils sont de voir leur monopole aboli par le traité de paix anglo-chinois. M. et Mme Parker étaient arrivés quelques jours avant moi. L'apparition de Mme. Parker à Canton a produit une vive fermentation de curiosité. Elle a d'abord pris grand soin de ne pas s'exposer aux regards publics plus qu'il n'était absolument nécessaire. Ses sorties se bornaient à une petite promenade, le soir, dans le quartier américain. Plusieurs négociants, cependant, qui connaissent le peuple de cette ville, trouvaient fort imprudent le séjour de Mme. Parker. Mais bientôt arriva Mme. Isaacson, la femme d'un capitaine anglais, et les deux dames, l'une et l'autre fort hardies, puisèrent dans leur réunion un tel courage qu'elles se décidèrent non seulement à demeurer dans la ville, mais même à entreprendre les excursions les plus audacieuses pour satisfaire la curiosité qu'elles éprouvaient d'étudier les mœurs de ce peuple mystérieux, de contempler les merveilles de cette grande cité. Leurs premières courses se firent sans accident, et elles en donnèrent, par correspondance, des récits si attrayants à quelques amies qui, plus timides, s'é-

taient arrêtés aux factoreries, qu'il leur arriva bientôt deux compagnes. Leur audace augmentant avec leur nombre, elles s'échappèrent des chaînes à porteur qui leur servaient de prisons ambulantes, pour aller parcourir à pied les rues et les places publiques. C'en était trop ; à l'étonnement de la populace succédèrent bientôt un mécontentement, une irritation dont les symptômes devinrent chaque jour plus menaçans. Le 6 décembre, Mme. Parker et Isaacson ayant traversé la rivière, en compagnie de plusieurs messieurs, pour aller visiter un temple, dans l'île de Honam, une foule nombreuse se porta à l'endroit du débarquement et manifesta des dispositions si malveillantes, que les promeneuses et leurs chevaliers jugèrent prudent, cette fois, de battre en retraite, ce qu'ils firent en se jetant précipitamment dans leurs canots qui s'éloignèrent à force de rames sous une grêle de pierres.

« Dans la matinée du 7, un rassemblement considérable se porta vers le quartier américain ; quelques matelots Lascars, pris d'ivresse, se querellaient avec les Chinois. Les deux dames, curieuses sans doute d'assister à une de ces orgies populaires, s'aventurèrent seules au milieu de la place publique. A 2 heures, tout était tranquille, et je quittai Canton pour aller voir le temple d'Honam. Comme la veille, il y avait là une cohue de très mauvaise apparence, qui paraissait disposée à me faire un vilain accueil, mais il suffit à mon interprète de prononcer le nom de *Faukée* (Américain,) pour nous faire ouvrir un libre passage jusqu'au temple. Là, nous fûmes reçus avec toutes les grotesques démonstrations de la courtoisie chinoise, par les prêtres du lieu qui nous firent visiter dans tous ses détails ce vaste établissement et qui, après nous avoir tout fait voir, même les cochons sacrés, que l'on tient d'ordinaire à l'abri des regards profanes, nous convièrent à un repas frugal, composé de fruits, de confitures et de thé.

« Il était 4 heures de l'après midi quand je rentrai à Canton. L'émeute avait beaucoup grossi et pris un aspect fort alarmant. Elle avait même commencé l'attaque en essayant de renverser la clôture en bois qui entoure, du côté de la rivière, le jardin de la compagnie des marchands Hong. A six heures, les émeutiers réussirent à envahir le jardin et se précipitèrent vers les factoreries anglaises. Leur premier acte, en y arrivant, fut de mettre le feu au drapeau anglais qui flottait sur l'un des bâtimens. Alors commença le pillage des immenses magasins de la compagnie, qui furent ensuite incendiés. Tout près de là se trouvait l'établissement occupé par MM. A. Heard et Cie (Américains), dans les coffres desquels se trouvait une forte somme d'argent (de \$400 à 500,000) appartenant en grande partie à une maison anglaise engagée dans le commerce de l'opium. M. A. Heard, son fils et M. Dixwell résolurent de défendre jusqu'à la dernière extrémité ce précieux dépôt qu'il leur était impossible d'emporter, placés qu'ils étaient au centre de l'émeute. Ils espéraient que leur nationalité américaine les sauverait, mais on savait qu'ils n'étaient guère que les agens de maisons anglaises, et d'ailleurs la foule prenait trop de goût au pillage pour s'arrêter, par politesse internationale, devant un trésor dont les meneurs connaissaient l'existence. La maison fut attaquée, envahie ; mais Heard et ses deux compagnons, armés de fusils, firent si bonne résistance qu'ils forcèrent les assaillans à reculer. Mais il leur fallut bientôt fuir eux-mêmes devant un autre ennemi contre lequel leur bravoure était impuissante, devant l'incendie qui se propagea jusqu'à eux.

« Pendant ce temps, la populace, attirée par la lucur incendiaire, accourait de toutes parts sur le théâtre de l'émeute, et on entendait mille voix furieuses pousser les cris de « *mort aux Hongmo (Anglais) ! mort aux Funqui (démons étrangers) !* » Bientôt la maison de MM. Wetmore et Cie, où je me trouvais, fut enveloppée ; nous n'étions armés que de quelques pistolets et des Chinois amis nous engagèrent à demeurer tranquilles, parce que si nous nous hasarions à sortir nous serions infailliblement massacrés. Nous sortîmes cependant, et on nous ouvrit un libre passage aussi longtemps que l'on nous reconnut pour des Américains. Mais tout-à-coup un des nôtres fut arrêté aux cris de *Hongmo ! Funqui !* qui retentirent aussitôt avec une telle colère autour de nous, que, n'osant pas continuer notre marche, nous fîmes à la hâte retraite vers la maison que nous avions quittée, et dans laquelle nous nous attendions à chaque instant à voir pénétrer l'incendie qui faisait d'effrayans ravages en face de nous. Heureusement, le vent du nord chassait les flammes dans la direction de la rivière. Nous prîmes la résolution, dans les cas où nous serions attaqués, de faire bonne résistance. Tous les livres et papiers importants de M. Wetmore furent distribués entre nous pour être emportés ; quant aux espèces, nous les portâmes à côté du puits profond qui se trouve dans la cour, pour les y jeter au moment où il nous faudrait prendre la fuite. Nos dispositions ainsi faites, nous établîmes des communications avec nos voisins, au moyen d'échelles jetées d'une croisée à l'autre, mais la plupart des maisons étaient désertes. Le consul américain et les familles Russell et Trott, et beaucoup d'autres s'étaient échappés, déguisés en Chinois, grâce à la protection d'un mandarin ; mais il paraît que cette retraite ne s'est pas opérée sans de très grands dangers, et qu'ils ont plus d'une fois regretté de l'avoir entreprise. Ils sont cependant arrivés sains et saufs à Wampoa. Quant à Mme. Parker et Isaacson, les deux premières héroïnes de ce drame effrayant, elles avaient trouvé asyle, avec leurs maris et quelques amis, dans la maison d'un négociant chinois très influent, qui leur avait ensuite donné les moyens de se rendre à Wampoa.

« Après nous être comptés, au nombre de 8 ou 10, nous retournâmes chacun à notre poste, pour suivre les progrès de l'incendie et de l'émeute. Rien de nouveau ne se passa jusqu'à 3 heures du matin, et quelques uns de nous purent prendre un peu de sommeil. Lorsque le jour vint enfin éclairer

les événemens dont les ténèbres augmentaient l'horreur, nous vîmes tous les établissemens de la compagnie anglaise envahis par la populace qui encombrait aussi les avenues des factoreries américaines et hollandaises, mais sans faire mine de vouloir les attaquer.

« Pendant la nuit, quelques mandarins s'étaient portés sur le lieu du désastre, mais avec des forces très insuffisantes, qui avaient été bientôt dispersées. Ils avaient fait aussi avancer des pompes, mais ils n'essayèrent pas de les manœuvrer, et on les entendit déclarer qu'ils ne chercheraient à arrêter l'incendie que dans le cas où il se propagerait en dehors du cercle des factoreries anglaises.

« Cependant le spectacle devenait de plus en plus effrayant, le danger augmentait toujours. Le vent ayant un peu tourné au nord-est, poussait les flammes sur les factoreries américaines, et la destruction prochaine de notre asyle nous paraissait inévitable. Dans la nuit, nous avions vainement essayé de trouver un messager pour faire demander du secours à Wampoa ; et c'était peut-être un grand bonheur pour nous de n'avoir pas réussi, car les forces que l'on aurait pu envoyer à notre assistance auraient été impuissantes et n'auraient fait que soulever contre nous la fureur de la populace. Le matin de bonne heure, les autorités chinoises firent de nouveau leur apparition, mais furent encore repoussées. Tout-à-coup, nous aperçûmes un pauvre diable de matelot américain, perdu au milieu de la foule, et se servant si habilement de ses armes que l'on faisait un large cercle autour de lui ; sa position ne nous en paraissait pas moins désespérée ; mais bientôt nous vîmes apparaître Faulk, Summer, Loud et Lockwood, qui venaient de débarquer avec leurs équipages, au nombre de 25, tous armés jusqu'aux dents. Le capitaine Loud resta à la garde des embarcations avec quelques matelots, et les autres se dirigèrent bravement vers les factoreries américaines.

« Il est impossible de dire tout ce qu'il avait fallu de dévouement et de courage à ces 25 hommes pour se hasarder dans une aussi audacieuse entreprise, pour essayer d'arriver jusqu'à leurs compatriotes en remontant à force de rames, sur une distance de quatre milles, la rivière encombrée de chaloupes chinoises, et puis pour s'ouvrir un passage au milieu de la cohue furieuse de cette populace. Lorsque ces braves furent arrivés jusqu'à nous, il fut immédiatement décidé que nous essaierions d'arriver à leurs embarcations ; et notre retraite, cette fois, s'opéra non-seulement sans danger, mais aux cris amis de *Fauwkées !* poussés par le peuple qui ouvrait ses rangs devant nous. En arrivant au fleuve, nous trouvâmes le capitaine Loud entouré par un rassemblement menaçant contre lequel il faisait d'ailleurs très bonne contenance. Le succès nous ayant donné confiance, nous marchâmes droit à ce rassemblement qui recula devant nous, sans qu'il nous fût besoin d'user de nos armes. C'était un étrange spectacle que de voir tous ces misérables passer instantanément de la colère la plus féroce à la frayeur la plus grotesque, et se prosterner la face contre terre aussitôt que nous levions de leur côté le canon de nos pistolets. Si peu que nous fussions rassurés nous mêmes, nous fûmes plus d'une fois pris des plus bruyans accès de rire.

« Une fois maîtres de la place, il fut tenu un conseil dans lequel nous décidâmes que tous les papiers et autres objets précieux que nous avions apportés seraient mis dans les embarcations, mais que nous resterions à terre pour attendre les événemens, espérant qu'il nous arriverait des renforts assez considérables pour nous mettre à même de rentrer dans les factoreries et les protéger contre le pillage ; nous comptions principalement sur les équipages des navires anglais qui se trouvaient à Wampoa et à bord desquels il y avait plusieurs centaines d'hommes, mais ils se firent bien longtemps attendre.

« Notre position, bien que fort dangereuse, n'en était pas moins des plus amusantes. Rien n'était curieux comme le spectacle que nous avions sous les yeux. Les Chinois étaient beaucoup plus occupés à se voler les uns les autres qu'à piller les factoreries. A mesure qu'il en sortait un des magasins, une foule d'autres se précipitaient sur lui, et lui arrachaient sa proie qui passait ainsi successivement de mains en mains. Une de ces scènes nous fit beaucoup rire. Un des pillards avait réussi à atteindre le rivage et à jeter dans un canot une somme considérable d'argent. Il mettait déjà les rames en mouvement, heureux d'avoir échappé à la foule qui le poursuivait, lorsque tout-à-coup il se vit entouré par un grand nombre d'autres canots. Il fut attaqué, saisi, et plongé dans l'eau à diverses reprises, jusqu'à ce qu'il livrât lui-même la prise de son vol à ces nouveaux voleurs.

« Après midi, notre troupe s'augmenta considérablement, grâce à l'arrivée de quelques embarcations américaines et anglaises, venues de Wampoa. M. Heard, accompagné de 4 ou 5 hommes bien armés, alla débarquer en face de sa factorerie, qu'il trouva envahie par la populace qui se partageait le trésor considérable dont j'ai déjà parlé. M. Heard tira en l'air un coup de fusil au bruit duquel tous ces lâches voleurs prirent la fuite, laissant près de \$200,000 sur les \$500,000 qui se trouvaient dans la caisse de M. Heard.

« A 4 heures, les autorités firent une troisième apparition, cette fois avec une force considérable devant laquelle se dispersa l'émeute dont l'œuvre de destruction et de pillage était d'ailleurs accomplie. La plupart des étrangers se rendirent à Wampoa ; mais je restai avec M. Wetmore et quelques autres pour voir ce qui se passerait la nuit. Nous avions avec nous 45 hommes de nos équipages.

« Tout fut calme. Le 9 au matin apparut le steamer anglais *Proserpine*, ayant à bord sir Hug Grough, qui eut une entrevue avec les autorités chinoises, desquelles il reçut les plus larmoyantes protestations sur la douleur qu'elles éprouvaient des désordres qui avaient eu lieu la veille. Il reçut l'assurance

qu'il serait immédiatement fait droit à toutes les justes demandes d'indemnités qui leur seraient adressées en faveur des victimes de l'émeute, dont les auteurs seraient d'ailleurs sévèrement punis. Sir Henry Cough n'a pas de pouvoirs suffisants pour passer outre à une pareille négociation, et il s'est hâté d'envoyer une dépêche à sir Henry Pottinger, qui se trouve à Hong-Kong, pour l'informer des évènements et lui demander des instructions. Mais le message anglais a été arrêté par les croiseurs chinois, et forcé de rebrousser chemin en laissant sa dépêche au pouvoir de ceux-ci.

«Jusqu'ici, nous sommes sans nouvelles du quartier général anglais, et nous nous perdons en conjectures sur les mesures qui seront adoptées par sir Pottinger, mesures qui peuvent entraîner le renouvellement de la guerre.»

Quelques jours avant que cette échouffourée vint compromettre la paix anglo-chinoise, Sir Henry Pottinger avait émis une proclamation qui témoignait du peu de confiance et de satisfaction que lui donnait la conduite de ses étranges amis les Chinois. Dans ce document, le ministre plénipotentiaire anglais annonce qu'il a reçu, sur le sort des nombreux équipages de deux navires tombés au pouvoir des habitans de l'isle Formosa, des détails horribles ainsi donnés par quelques malheureux qui ont survécu au désastre et qui ont été libérés en vertu du traité de paix. De ces détails, il résulte que sur 274 individus qui se trouvaient à bord du *Nerbudda*, naufragé en septembre 1841, il n'a reparu que 2 hommes. Ceux-ci ont raconté que, lorsque le navire fit naufrage, les Anglais, au nombre de 29, s'élançèrent dans les chaloupes et gagnèrent le rivage, laissant à bord 245 Indiens, envoyés de Calcutta en Chine pour renforcer l'armée anglaise. Au bout de cinq jours, le vaisseau n'étant pas tenable, ces malheureux se hasardèrent sur des radeaux. Mais, en abordant à terre, le plus grand nombre fut massacré et le reste fait prisonnier. Sir Henry Pottinger est plein d'éloquente indignation contre les Chinois, mais il n'a pas un mot de blâme pour les Anglais qui eurent la lâche inhumanité d'abandonner leurs compagnons d'infortune.

Le second naufrage dont parle Sir Henry Pottinger est celui du brick *Ann*, à bord duquel se trouvaient 57 personnes dont 8 seulement ont reparu. Les autres paraissent avoir succombé aux rigueurs de l'esclavage.

ÉTATS-UNIS.

Affaires des Frontières.—Nos lecteurs savent que le shérif Craven de Woodstock [Nouveau-Brunswick] ayant arrêté sur le territoire ci-devant en litige un nommé Savage, se disant citoyen du Maine, il a été à son tour arrêté par un parti d'Américains sous la conduite du capitaine Webster, de l'armée des États-Unis, et conduit à Banger (Maine), où il a été obligé de fournir un cautionnement pour comparaître devant le tribunal du lieu et y être jugé. Les autorités du Nouveau-Brunswick ont protesté, dit-on, contre ce procédé, maintenant le droit qu'il avait eu d'arrêter un citoyen américain qui violait les réglemens par lesquels doit être encore régi le territoire ci-devant contesté, attendu que le traité revêtu de toutes les formes diplomatiques, n'est pas encore exécutoire de fait, aucun des deux gouvernements, n'ayant pris des mesures pour son exécution. D'un autre côté le débat a été porté à Washington par un long rapport du capitaine Webster.

«Le secrétaire d'état a immédiatement transmis ce rapport au ministre d'Angleterre, M. Fox, en qualifiant l'acte du shérif anglais de violation flagrante du territoire des États-Unis, violation dont se serait rendu complice, en voulant le protéger, un autre fonctionnaire, M. MacLaughlin, préposé à la garde et à l'administration du territoire ci-devant en litige.

«Il faut espérer, dit le secrétaire d'état, qu'aussitôt qu'il aura eu connaissance d'un pareil outrage commis sous des prétextes aussi absurdes et présumptueux, le lieutenant-gouverneur aura pris des mesures pour infliger aux coupables un éclatant châtement.»

De quelcôté que soient la violation flagrante et la présomption, nous ne pensons pas que cet accident puisse avoir des suites sérieuses. M. Fox n'a répondu à la dénonciation du secrétaire d'état que par un accusé de réception. En disant qu'il n'avait reçu aucune information officielle, mais qu'il s'empressait de transmettre une lettre de M. Webster à son gouvernement qui ne manquerait pas de faire rendre justice à qui de droit. *Canadien.*

VARIÉTÉS.

—On écrit de Panisnières au Journal de Saint-Etienne :
«Mercredi dernier, un banquier cheminait tranquillement sur la route de Montbrison à Villefranche avec ses deux compagnons de voyage, un ours et un singe.

«A la hauteur de Ville-Genève, il rencontra un boucher qui allait à Tarare, lui aussi, en compagnie de son fidèle Achat, un gros bouledogue.

«Entre boucher et meneurs d'ours, que voulez-vous qu'on fasse en voyage, à moins que l'on ne parle de combats de chiens et d'ours ? C'est aussi ce que firent nos deux voyageurs. Chacun par de ses exploits, c'est à dire des exploits de son ours et de son chien. L'amour-propre s'en mêla. Le boucher proposa au banquier d'essayer seulement une petite rencontre entre l'ours et son chien. L'autre trouva la proposition très agréable. Voilà donc les deux pauvres bêtes aux prises, et se déchirant à belles dents pour la plus grande gloire de leurs maîtres.

«Le chien déploya dans ce combat beaucoup d'acharnement et de courage. Le singe qui trônait en juge du camp sur les épaules du banquier, voyant la lutte se prolonger et son camarade l'ours en piteux état, s'élança bravement sur le dos de l'animal pour le défendre contre son adversaire le bouledogue, mais son maître le rappela, et les combats furent séparés.

«C'est grand dommage, s'écria le boucher en jurant mieux qu'un charretier, c'est grand dommage que vous ayez rappelé votre singe, mon chien vous l'aurait avalé d'une bouchée.

«Le banquier, piqué d'honneur pour son singe, répondit : Nous allons à Tarare voulez-vous que nous les y fassions battre ?

«Avec votre singe ? reprit le boucher en riant. Je vous parie vingt francs contre 20 sous que votre Jacques Bonhomme est mort avant dix minutes.»

«Le pari fut accepté, mais sous la condition que le singe serait muni d'un bâton d'un

pied de long.

«Arrivés aux portes de Tarare, nos deux hommes s'arrêtèrent dans une auberge, et bientôt un cercle compacte d'amateurs se forma autour d'eux : pour les combats d'animaux, les Tararais sont de vrais Romains.

«Le chien bouledogue se présenta le premier dans l'arène avec son maître, puis le meneur d'ours s'avança gravement avec son singe, qu'il descendit de dessus ses épaules pour le placer sur un escabeau, au milieu des spectateurs attentifs et silencieux. Il faut savoir que le singe était d'une petite espèce, et que le bouledogue était six fois gros comme lui, ce qui ajoutait à la cruauté des hommes et à l'anxiété des femmes, qui se récriaient fort sur la cruauté de ce combat, tout en réclamant les premières places, comme elles sont dues partout au beau sexe.

«Maintenant, dit le boucher au banquier, il faut que vous vous engagiez devant la société à ne point me faire payer votre singe quand mon chien l'aura mis en capilotade.

«Par Saint-Roch ! songez plutôt à votre chien ; pour moi, je vous tiens quitte à l'avance, ainsi que Jacques Bonhomme, mon singe, qui ne craint rien.» Et en disant cela le meneur d'ours tira de sa poche un petit bâton d'un pied de long et d'un bois noueux qu'il remit aux mains de son singe en lui adressant cette courte harangue digne d'un Spartiate : «Tiens Bonhomme, tu vois bien ce gros chien là-bas, il faut vaincre et ne pas mourir !»

«Le boucher non moins éloquent dans son laconisme, lâcha son chien sur le singe, en lui criant : «avale-moi ça !»

Les tiges du cirque ne s'élançaient pas avec plus de fureur sur leur pâture humaine que ne fit le dogue sur le singe. Le pauvre Jacques Bonhomme, culbuté du premier choc, roula dans la poussière ; le dogue allait le saisir, quand il fit une pirouette en l'air, à l'instant même où on le croyait dévoré ; puis sautant sur le chien, il se cramponna sur son dos de manière à ne pouvoir pas être mordu ; il le prit au cou avec ses dents, lui empoigna fortement l'oreille de la main gauche, en lui faisant tordre la tête qu'il assujétissait dans cette position très humiliante pour les dogues et les bouchers, tandis que de la droite il frappait à coups redoublés sur le muscu du malheureux chien, qui jetait des cris de détresse.

Bref, Jacques Bonhomme, le petit singe, y allait de si bon cœur et tapait si dru de son bâton noueux sur le muscu du bulldog, que si le boucher n'eût demandé grâce, l'animal eût payé le pari et essuyé les sarcasmes et les huées de la foule.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

THAUMATURGE.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS CARY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différents Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE-MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

TROUVÉ.

UNE SOMME

D'ARGENT

A été trouvée ces jours derniers ; celui à qui elle appartient pourra s'adresser à M. HUDON, V. G.

À l'Evêché, pour justifier de ses droits et connaître le dépositaire de cette somme.

AVIS.

UN INSTITUTEUR sachant parfaitement les langues française et anglaise et pouvant les enseigner par principes, serait disposé à accepter de l'emploi dans une paroisse. Il est muni des meilleures recommandations pour sa moralité et pour sa méthode d'enseignement. S'adresser à M. BRASSARD, curé de Longueuil, qui s'offre à donner de plus amples renseignements, ou directement à M. THALAN, Instituteur.

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DROITS, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c &c &c.

AUSI.

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÉGISTRES de Paroisse de 12 à 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez M. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces :—Six lignes et au dessous, 1re. insertion, 2s. Gd.

Chaque insertion subséquente,	7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'EVÊCHÉ.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,